

Autour du Luxembourg

Romain Rolland à Paris

par Jean Lacoste

« Car, Seigneur, les grandes villes
Sont perdues et décomposées ;
la plus grande est fuite devant les flammes, -
il n'y a pas d'espérance en leur désespérance
et leur durée chétive passe. »

R.M. Rilke, *Le Livre d'heures*, III, 1903

« Les grandes villes sont des organismes monstrueux » : cette formule de Romain Rolland, dans *Le Voyage intérieur*, frappe par sa brutalité ; à l'évidence, l'auteur de *Jean-Christophe*, s'il a cherché, lui aussi, à conquérir Paris, n'appartient pas à ces écrivains que l'on pourrait qualifier de « balzacien » et qui sont fascinés par le spectacle social de la grande ville, par la « comédie humaine » qui s'y joue, par cette énergie qui fait que se côtoient en un même lieu des êtres de conditions très diverses, et pourtant animés des mêmes passions et des mêmes besoins, des mêmes rêves et des mêmes vices. Romain Rolland éprouve pour la « fourmillante cité » de Baudelaire, pour la grande ville, pour Paris - il l'avoue dans *Le Voyage intérieur* - une répulsion qui plonge ses racines dans ses expériences d'adolescent. À 14 ans, en octobre 1880, il doit en effet quitter Clamecy, la « ratoire » de son enfance, son « nid de province », pour la capitale. Est-ce afin que l'écolier sérieux poursuive ses études dans les meilleurs lycées, ou en raison de quelque revers de fortune, comme le suggère la faillite de la famille d'Olivier dans *Jean-Christophe* ?

Son père, en tout cas, abandonne son étude de notaire, « la plus prospère de l'arrondissement », pour occuper « un poste subordonné » au Crédit foncier, et la famille se loge tant bien que mal, avec le grand-père Edme Courot, dans un « petit premier » au 16, de la rue de Tournon, près de l'entrée du Sénat, et donc à proximité immédiate du Luxembourg, le jardin autour duquel, symboliquement et spatialement, va désormais s'organiser la vie de Romain Rolland à Paris.

Le traumatisme de la rue de Tournon

Peut-on aller jusqu'à dire que cette installation à Paris fut un traumatisme ? À « l'ébranlement de l'exode », loin des paysages nivernais, s'ajoutaient le « choc de la puberté », l'angoisse de n'être pas à la hauteur des écrasantes espérances de sa mère, et le sentiment déprimant de n'être plus que la « cellule d'un corps anonyme et informe ». En outre, le bon élève de province souffre de la rivalité permanente des esprits et de la lutte des talents : « À Paris, c'était un bouillon de culture, fourmillant de corpuscules, de vermiculets [sic] d'intelligence, se tordant, se mêlant, toujours en mouvement. » Son langage, pour décrire la vie urbaine, est celui de la biologie de son temps, des Pasteur, des Claude Bernard : « J'ai le dégoût de cette fermentation malsaine ». C'est la ville elle-même, comme bouillon de culture, pourrait-on dire, que Romain Rolland rejette avec une violence proche de Rousseau, même si l'ami de Péguy sait ce que Paris - « ce monument unique au monde » selon le responsable des *Cahiers de la Quinzaine* - apporte aux lettres : « Tout ensemble, me fascine le merveilleux spectacle de la ruche aux rayons d'or ; et j'en recrache la puanteur. » S'adressant aux villes elles-mêmes, ces Babylone fardées, il s'exclame encore dans *Le Voyage intérieur* : « Non, je ne méconnais pas votre grandeur éblouissante, villes flambeaux ! ... dans vos artères passe le courant créateur. Mais chez vous rien n'est pur - au sens brut. Tout est mêlé... Toutes les valeurs s'engluent en une pâte subtile, qui produit à distance un effet irisé, mais tourne et pourrit si on l'expose à l'air. Vous êtes les laboratoires gigantesques, où l'Esprit manipule, par millions, les ferments de mort et de vie ».

Romain Rolland se souviendra de ce brutal contact avec Paris pour décrire, dans les premières pages de *La foire sur la place*, l'arrivée de Christophe « sur le pavé gluant de Paris » et l'errance du musicien allemand, qui descend de la gare de l'Est vers la Seine, en des termes qui pourraient annoncer le *Voyage au bout de la nuit* : « Le brouillard d'octobre... avait cette odeur fade de Paris, où se mêlent les exhalaisons des usines de banlieue et la lourde haleine des villes. » « Les chevaux glissaient sur la boue glacée. Les injures des cochers, les trompes et les cloches des tramways faisaient un vacarme assourdissant. Ce bruit, ce grouillement, cette odeur saisissent Christophe. » Le jeune homme est « frappé du nombre de figures vicieuses,



16, rue de Tournon

Jean Lacoste



Jean Lacoste

31, rue Monge

de louches rôdeurs, de gueux avilis, de filles plâtrées aux odeurs écoeurantes. Il se sentait glacé. » Bienvenue à Babylone...

Un jeune homme de province à Paris

Après la rue de Tournon, la famille occupe un appartement au 31, rue Monge (5e étage) alors que le jeune homme suit les cours de terminale à Saint-Louis (1880-1882), et de khâgne à Louis-le-Grand. C'est là, dit-il, qu'en proie à une vraie crise d'adolescence, il a « respiré les vapeurs de l'abîme ». Sans doute est-ce un souvenir de cette période de crise quand Marc le fils d'Annette, dans *L'Âme enchantée*, s'enfuit vers le Jardin des plantes tout proche « comme ces pigeons de Paris qui vont chaque matin par-dessus les amas de maisons poussiéreuses, chercher les grands jardins et les vieux arbres frais ! » « Il dévala tout droit de la montagne Sainte-Genève, et se trouva au sortir des antiques rues populeuses, dans les espaces clairs du calme Jardin des plantes. »

En 1885, nouveau déménagement de la famille Rolland, cette fois pour le 13 rue Michelet, non loin du « funèbre jardin de l'École de pharmacie, où les rares visiteurs semblent prier devant les tombes des plantes », et à proximité du cher

Luxembourg retrouvé. C'est là, rue Michelet, qu'un jour d'octobre 1897 il reçoit la réponse de Léon Tolstoï à la lettre que, étudiant inconnu, il lui avait envoyé en Russie.

Mais, en « intégrant » l'École normale supérieure, Romain Rolland peut devenir interne et occuper une « thurne » (une chambre) dans le « cloître de la rue d'Ulm », avec, cette fois, la vue sur les vieux arbres de la cour des Ernest.

Après la lumineuse parenthèse romaine au Palais Farnèse, qui lui offrit une libération imprévue, Romain Rolland inaugure une période nouvelle de sa vie parisienne, lorsqu'il épouse Clotilde Bréal en octobre 1892, à la mairie du 6e arrondissement, place Saint-Sulpice, et s'installe avec elle au 76, rue Notre-Dame des Champs, au 3e étage d'un immeuble élégant de cette rue tranquille.

Il est singulier de penser que, dans cette période, Romain Rolland et son épouse aient pu côtoyer l'écrivain Strindberg qui, en 1896, a ses habitudes à la terrasse de la « Brasserie des lilas » (« l'absinthe de six heures ») et qui confesse dans *Inferno* : « Ma promenade matinale me conduit à l'avenue de l'Observatoire, où j'admire souvent les quatre parties du monde, pour la raison secrète que la plus délicieuse des femmes de Carpeaux ressemble à ma femme »...

Boulevard Montparnasse

Très vite cependant, l'union avec Clotilde se révèle fondée sur un malentendu et débouche sur une mésentente que consacre le divorce de 1901. Romain Rolland, abattu par cet échec - « Je suis bien seul dans la vie » écrit-il à Malwida von Meysenbug en février 1901 - cherche un temps refuge chez ses parents, qui habitent désormais 29, avenue de l'Observatoire, et il loue ensuite au 162, boulevard Montparnasse, au 3e étage au-dessus de l'entresol, un petit appartement, qu'il décrit en ces termes, d'une grande franchise, dans *Le Périple* : « Quand je me trouvais seul, dans ma cage à poulets du 162, boulevard Montparnasse, si étroite que, debout devant ma table, je pouvais toucher le plafond et les murs, si poreuse et si grasse de vies humaines entassées - comme une éponge dans l'huile -, que je devais me boucher les oreilles pour ne pas entendre le jour, les deux pianos acharnés, l'un au-dessus de ma tête, l'autre au-dessous de mes pieds, - la nuit, les rires des filles que mon voisin ramenait dans son lit, placé contre mon lit, de l'autre côté de la paroi de carton, et leurs propos orduriers, - quand je me trouvais seul, le monde vint me trouver. » (*Le Périple*, p. 62 et suiv.).

C'est là en effet, dans ce lieu solitaire, qui ne le met pas à l'abri de la promiscuité sexuelle et du bruit de la grande ville, dans « cette petite chambre solitaire du boulevard Montparnasse », qu'il va commencer à écrire son grand roman, qu'il va accueillir son « monde » imaginaire, menant une vie recluse, à l'écart de la « rive droite » trop brillante, de l'agitation des « boulevards », superficielle et cruelle, qu'il fustige dans *La Foire sur la place* : « J'ai été tout à fait seul, ces derniers temps - écrit-il à son amie Sofia -. À peine si je sortais. J'avais la société de Beethoven dont le masque me regardait (bien que les paupières closes), suspendu en face de moi, au-dessus de mon piano. Et j'avais aussi les beaux arbres des jardins des couvents, où le soleil se joue, en face de ma fenêtre. » (*Chère Sofia*, I, p. 34, 15 octobre 1901).

Musicien, il dialogue, comme Messiaen, avec les



Jean Lacoste

13, rue Michelet



Jean Lacoste

45, rue d'Ulm



Jean Lacoste

76, rue Notre-Dame des Champs



Jean Lacoste

13, rue Michelet

oiseaux : « Heureusement que j'ai toujours mes beaux arbres en face de ma fenêtre, et mes petits oiseaux qui viennent deux fois par jours, partager mon pain avec moi et, le reste du temps, faire la causette. » (*Chère Sofia*, I, p. 261, Pentecôte 1906).

Pour le reste, « non, Paris ne gagne point à être vu, quand on vient de prendre pendant trois mois un bain de nature et d'humanité » (20 avril 1907).

En 1910, le promeneur est victime d'un grave accident (« pris au flanc gauche par une automobile à toute vitesse »). Blessé, ne pouvant plus vivre seul, il trouve refuge chez sa mère, 29, rue de l'Observatoire. « Je commence à faire quelques pas dans le Luxembourg ; c'est un grand avantage d'avoir ce beau jardin sous ses fenêtres. On peut éviter ainsi la cohue de Paris et presque s'isoler parmi les vieux arbres qu'a peints Watteau » (*Chère Sofia*, II, p. 89, 23 décembre 1910). « Tous les matins - confiera-t-il plus tard - je me promène une heure, dans le beau jardin qui est mon voisin » (*Chère Sofia*, II, p. 169, 12 février 1913).

Le havre illusoire de la rue Boissonnade

Le 6 octobre 1913, de retour de voyage, il manifeste toutefois le désir de changer d'appartement : « J'étouffe dans le mien, qui est trop exigü ; je viens d'en louer un autre, plus grand, plus aéré », En mars 1914, il emménage au 3, rue Boissonnade, au 5e étage : « J'y ai de l'espace, de l'air et de jolies pièces un peu plus confortables. Songez, chère Sofia, que, pendant plus de douze ans, je n'ai jamais eu un fauteuil, ni une chaise longue pour m'étendre. Et j'étais souvent bien fatigué. » (*Chère Sofia*, II, p. 199, 7 mars 1914). Il découvre avec joie qu'il a pour voisin, rue Campagne Première, Rainer Maria Rilke, « le premier poète autrichien d'aujourd'hui et un homme d'une personnalité artistique et morale tout à fait délicate ». L'auteur des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* « vit à Paris depuis une dizaine d'années... isolé, ne se mêlant pas à la vie parisienne ni à celle de la colonie étrangère. » (*Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, p. 267). « Mes grands jardins de couvents sont comme un lac autour duquel sont campés tout un peuple d'esprits. »

Dans la multitude des grandes villes, quelques âmes d'élite cherchent en commun la solitude, dans la nostalgie d'une nature idéalisée : comme si Rousseau avait conduit ses rêveries de promeneur solitaire dans le jardin des Chartreux du Luxembourg.

Mais Romain Rolland ne profitera guère de son nouveau logis, car il part en juin pour la Suisse, où la guerre va le surprendre, et où il restera jusqu'en 1919. En mai de cette année, il revient à Paris pour voir sa mère malade et retrouve l'appartement « abandonné depuis des ans à la poussière ». « Je ne peux envisager de vivre encore à Paris - écrit-il à Sofia, ou même dans quelque grande ville que ce soit : cela m'est devenu trop antipathique ; je trouve absurde et malsain de s'enfermer dans ces vilains murs et ces fiévreuses fourmillières humaines, quand on n'y est pas forcé. J'ai besoin de nature toute proche. » (*Chère Sofia*, II, p. 28, 13 mai 1919). La rupture est consommée : « Je ne pense pas conserver mon appartement à Paris. Je n'aime Paris qu'en passant ; je ne voudrais pas y vivre, j'y étouffe moralement et physiquement. » (*Chère Sofia*, II, p. 283, 28 mai 1919).

Il quitte donc Paris pour s'installer en Suisse, villa Olga : « J'ai définitivement quitté l'appartement de la rue Boissonnade et j'ai tout transporté ici [à Villeneuve] », écrit-il le 27 juillet 1922 (*Chère Sofia*, II, p. 286), même si ses parents conservent leur appartement de la rue de l'Observatoire. Ce

n'est qu'en 1940 qu'il achètera un « pied-à-terre », 89, boulevard Montparnasse, à l'entresol, mais cette fois dans la partie plus animée de l'artère, non loin de l'église Notre-Dame-des-Champs. Cette nouvelle installation dans le quartier de sa jeunesse ne va pas sans un retour mélancolique sur sa vie. Il écrit dans son *Journal* à cette époque (mars 1940) : « J'ai en revenant de la rue Huyghens [chez Albin Michel, son éditeur] à mon hôtel pèleriné autour de mes anciennes maisons. (...) Rien n'est changé - au 76, rue Notre-Dame-des-Champs, j'aurais pu entrer, j'y aurais retrouvé ma première épouse, mes jeunes rêves, Jeanne de Pienne, Aërt, et mes espoirs et mes déboires, et nos deux fièvres - (Non ! grâce à Dieu ! je ne recommence plus !) et l'acacia devant ma fenêtre. Un demi-siècle a dormi là en mon absence. Je ne tiens pas à le réveiller. »

Il se rendra à plusieurs reprises dans ce nouvel appartement, dans les années noires, et c'est là que Marie Rolland fera longtemps vivre, après sa mort, son souvenir. C'est là qu'il écrit ces *ultima verba* significatifs à son ami Louis Gillet, le 12 juin 1943 : « Je vous écris à ma fenêtre qui donne sur l'église Notre-Dame-



Jean Lacoste

162, boulevard Montparnasse



Jean Lacoste

Le Jardin du Luxembourg



3, rue Boissonnade (détail)

milieu du bétail humain. » (*Chère Sofia*, I, p. 141) Mais il éprouve on ne sait quelle *Schadenfreude* à voir cet univers urbain, contre-nature, en apparence si solide, si massif, et si dur aux petites gens, paralysé par le froid ou quelque autre catastrophe naturelle. Hiver 1908 : « Je suis bloqué chez moi par le froid, et je ne sors que pour mettre cette lettre à la poste et dîner chez ma mère qui, par bonheur, habite à quelques pas. Les voitures ne circulent point ce soir ; les chevaux ne peuvent tenir sur la neige, et j'ai peine moi-même à ne pas tomber » (*Chère Sofia*, I, p. 385, 29 décembre 1908). Rolland semble même tenté de voir dans les célèbres inondations de 1910 le châtement d'une civilisation urbaine arrogante : « La civilisation a, sans le savoir, travaillé d'avance à l'œuvre de destruction. » (*Chère Sofia*, II, p. 58, 25 janvier 1910). Le passé révolutionnaire de Paris, quelque qu'admirable qu'il soit, semble lui-même engendrer un climat lourd de menaces : « Il est curieux de vivre dans une ville aussi tourmentée. On peut dire que depuis 120 ans la révolution est son état normal » (*Chère Sofia*, I, p. 206, 12 décembre 1904). L'intellectuel qui célèbre la Révolution française éprouve une certaine répugnance à vivre au contact des masses populaires. « L'agitation éternelle de ces millions d'êtres est écoeurante » (*Chère Sofia*, I, p. 320, 12 octobre 1907).

Reste, pour accroître l'ambiguïté de l'expérience rollandienne de la ville, l'évocation répétée, dans *Jean-Christophe* et dans *L'Âme enchantée*, au début de « Mère et fils », du charme de la vie dans un petit appartement, à l'abri des tentations de la ville et de l'agitation des rues, mais au milieu tout de même de la « fourmilière ». Le logis devient un havre de paix, un lieu privilégié de communication discrète, d'une chambre à l'autre, chacun vaquant à ses occupations. Et, à côté, au-dessus et au-dessous, d'autres appartements, d'autres destins, dans un immeuble, qui est à l'instar de celui imaginé par Georges Perec dans *La Vie mode d'emploi*, représente « un monde en raccourci » et, ajoute Rolland, l'image d'une « petite France honnête et laborieuse ». Christophe et Olivier connaissent ainsi « une période de bonheur absolu » quand ils prennent ensemble un appartement : « Ils avaient trouvé dans le quartier Montparnasse, près de la place Denfert, au cinquième d'une vieille maison un logement de trois pièces et une cuisine, fort petites, qui donnaient sur un jardin minuscule, enclos de quatre murs. » Comme l'appartement de Rolland lui-même, boulevard Montparnasse, le logement des deux amis donne sur des jardins de couvent :

« Les vieux arbres, plus hauts et plus touffus que ceux du Luxembourg, frissonnaient au soleil ; des bandes d'oiseaux chantaient ; dès l'aube, c'étaient les flûtes des merles, puis le choral tumultueux et rythmé des moineaux ; et le soir les cris délirants des martinets qui fendaient l'air lumineux et patinaient dans le ciel. »

Ce bonheur domestique, qui nie la ville au cœur de la ville - comme un jardin - est pourtant bien illusoire, comme est fragile la sérénité d'Annette à la veille de la grande guerre, dans *L'Âme enchantée*. « On eût oublié que Paris était là, si la vieille maison n'eût constamment tremblé du grondement des lourdes voitures, comme si la terre avait été remuée par un frisson de fièvre. »

NDLR. Cet article de Jean Lacoste sera le prétexte à une promenade-conférence animée par l'auteur, en partenariat avec l'association Mille-Pattes - Randonneurs de Neuilly-Plaisance. Date prévue : fin mars 2006.

des-Champs, et sur ce boulevard, où j'ai habité si longtemps. Mais il m'est toujours resté étranger. Je lui tournais le dos, le regard fixé sur les beaux jardins des couvents, où mon rêve de plus de dix ans errait, sur les traces - (je l'ai su depuis) - de M. de Chateaubriand. »

Dans ses meubles

Romain Rolland, qui a su si bien décrire, dans *L'Âme enchantée*, certains aspects du Paris populaire, autour de l'atelier de couture de la sœur d'Annette, demeure sensible aux qualités du peuple parisien, lequel est, après tout, l'acteur principal du 14 juillet. Au lendemain d'un dimanche à Belleville, il écrit à son amie italienne, le 12 octobre 1903 : « C'est vraiment le peuple intelligent, trop intelligent, trop aiguisé, presque décadent, des grandes villes. Il a un bien grand charme, surtout quand il s'y joint, comme si souvent ici, une grâce physique, et le don naturel de savoir s'habiller avec rien, et des mouvements harmonieux. - Ajoutez que l'on n'a point cette répugnance physique que l'on éprouve ordinairement dans d'autres villes à se trouver au



89, boulevard Montparnasse